

Cher Roth,

J'ai lu le manuscrit deux fois. Tu m'as demandé d'être franc, je vais l'être : ne le publie pas. Tu t'en sors beaucoup mieux quand tu écris sur moi que quand tu entreprends de raconter ta vie « avec exactitude ». Se pourrait-il que tu te sois pris pour sujet non seulement parce que tu te serais lassé de moi, mais aussi parce que je ne serais plus pour toi ce quelqu'un à travers qui te détacher de ta biographie tout en exploitant ses crises, ses thèmes, ses tensions et ses surprises ? Si j'en juge par ce que je viens de lire, je crois pouvoir dire que tu as toujours autant besoin de moi que j'ai besoin de toi – et que j'aie besoin de toi va sans dire. Prétendre posséder quoi que ce soit en propre serait ridicule de ma part, même si tu as fondé en moi l'illusion d'une existence autonome. Je te dois tout, cependant toi, de ton côté, tu ne me dois rien de moins que la liberté d'écrire librement. Je suis ta permission, ton indiscretion, la clef de tes révélations. Je le comprends aujourd'hui comme jamais.

Ce que tu choisis de dire dans la fiction est différent de ce que

tu te permets de dire quand tu ne romances rien et, dans ce livre, tu ne te permets pas de dire ce que tu dis le mieux ; tu es gentil, discret, scrupuleux, tu changes les noms pour ne faire de peine à personne – non, tu nous as déjà intéressés davantage. Dans la fiction, tu peux être tellement plus près du vrai, sans devoir te soucier en permanence des blessures que tu pourrais infliger à tel ou tel. Ici, tu voudrais faire passer pour de la franchise une espèce de danse des sept voiles – ce qui est sur la page se lit comme le cryptage de ce qui en est absent. Cette inhibition fait l'effet d'une réticence à dire certaines choses et – autre déception – elle se traduit par un ralentissement du tempo, un évitement de l'explosion, un renoncement au besoin qui me paraît te caractériser d'ordinaire : celui de dynamiter l'instant.

Quant à la caractérisation, Roth, tu es le moins convaincant de tous tes protagonistes. Ton don à toi, ce n'est pas de personnaliser ton expérience, mais de la personnifier, de l'incarner dans la représentation d'un sujet qui ne soit pas toi, justement. Tu n'es pas dans l'autobiographie, tu es dans la personnification. Tu fais l'expérience inverse de la plupart de tes contemporains américains. Ta connaissance des faits, ton sens des faits sont bien moins développés que l'intelligence, l'intuition avec lesquelles tu manies les poids et mesures de la fiction. Tu construis un monde fictionnel tellement plus passionnant que celui qui lui sert de modèle. Je fais l'hypo-

thèse que, à force de te métamorphoser dans tes livres, tu n'as plus la moindre idée de qui tu es, ni même de qui tu as été. Aujourd'hui, tu n'es plus qu'un texte ambulante.

L'histoire de ton éducation telle que tu la racontes ici – tes débuts dans la société, quand tu quittes ton petit cercle, quand tu te fais massacrer – est loin de m'apparaître plus dense ou plus mouvementée que la mienne telle que tu l'as contée dans mon *Bildungsroman*, à l'exception bien sûr de l'ordalie conjugale. Tu fais observer qu'une mésaventure de cet ordre est réservée à mon malheureux prédécesseur, Tarnopol – je ne t'en remercierai jamais assez. Seulement, pour aborder la question des levées de boucliers juifs contre ce que j'écris, j'aurais bien aimé que mon métier, comme le tien, ne m'ait pas mis ma famille à dos.

Je me demande si tu as la moindre idée de ce que ça fait d'être renié par un père mourant à cause de ce qu'on a écrit. Je t'assure qu'il n'y a pas de commune mesure entre ce drame et le désagrément de se faire retourner sur le gril à la Yeshiva, même cent soirées de suite. Ma condamnation par mon père t'a manifestement fourni l'occasion de laisser libre cours à ta plume dans une scène d'agonie à la juive – tentation irrésistible pour un tempérament comme le tien, j'imagine. Seulement, maintenant que je sais ce que je sais sur l'enthousiasme de ton père pour tes premières nouvelles, sa fierté qu'elles soient publiées, je me sens, à tort ou à raison, envieux, floué,

injustement traité. Mets-toi à ma place. Ça ne te dérangerait pas un tout petit peu de découvrir que... Josie, mettons, t'a été infligée au nom de l'intérêt littéraire, que ton malheur est uniquement justifié par les exigences d'un roman qui n'est même pas à toi ? Tu serais furieux, oui, plus furieux encore que lorsque tu pensais qu'elle t'était tombée dessus par le plus grand des hasards.

Mais moi, je suis figé à jamais dans ce que tu as fait de moi, un jeune écrivain privé du soutien de ses parents, entre autres choses. Quant à toi, as-tu jamais été ce que tu prétends, c'est une autre affaire, il faut y regarder de plus près. Ce qu'on choisit de révéler dans un roman obéit à une visée essentiellement esthétique ; nous jugeons celui ou celle qui écrit selon son talent à raconter l'histoire. Tandis que l'auteur d'une autobiographie se juge en termes moraux, car sa visée est au premier chef éthique et non pas esthétique. Sa narration est-elle assez proche de la vérité ? Dissimule-t-on ses mobiles, présente-t-on ses actions et ses pensées pour mettre au jour les conditions qui les ont dictées, ou essaie-t-on de cacher quelque chose, de dire pour ne pas dire ? D'une certaine façon, nous disons toujours pour ne pas dire, mais de l'historien de soi, on attend qu'il résiste de tout son être à la tentation commune de falsifier, de déformer et de nier. Est-ce vraiment « toi » ou bien l'image de toi que tu veux présenter à tes lecteurs, à l'âge de cinquante-cinq ans ? Tu me dis dans ta lettre

que ce livre te semble être le premier texte que tu aies écrit « inconsciemment ». Veux-tu dire par là que *Les faits* serait une œuvre de fiction à ton insu ? N'en vois-tu pas toi-même les ficelles fictionnelles ? Pense à tout ce que tu en as exclu, pense à son caractère sélectif, à la posture même de celui qui prétend regarder les faits en face. Cette manipulation est-elle véritablement inconsciente ou affecte-t-elle seulement de l'être ?

J'ai le sentiment de comprendre ce que tu te proposes de faire, même si je suis contre la publication de ce livre. Dans les récits qui le composent, chacun portant sur un domaine où tu t'es trouvé en butte à un obstacle, tu te remémores les forces qui, dans ta prime jeunesse, ont donné à ta fiction son caractère propre, et tu réfléchis sur le rapport entre ce qui se passe dans une vie et ce qui se passe quand on écrit à partir d'elle – tantôt l'écart se creuse, tantôt il s'amenuise. Tu vois ce que tu écris comme se développant à partir de trois axes. Premièrement, ton parcours depuis Weequahic et sa judéité pour entrer dans la société américaine au sens large. Réussir son américanisation incombait à la génération de tes parents, et tu sens la différence entre toi et ceux qui t'ont précédé, différence qui n'aurait pas été déterminante dans l'évolution artistique, disons, du jeune James Jones. Tu as été gagné par les scrupules d'un homme mis devant la possibilité de sortir de son groupe ethnique par le haut. Le sentiment de faire partie de l'Amérique s'émulsionne d'innombrables manières avec ta person-

nalité. Deuxièmement est arrivée la secousse sismique représentée par ta relation avec Josie, et le malaise que t'a inspiré ta faiblesse intérieure en tant qu'homme. Troisièmement, pour autant que j'y comprenne quelque chose, il y a ta réaction vis-à-vis du monde en général, qui commence par ta prise de conscience, enfant, de la Seconde Guerre mondiale, ta découverte de la Metropolitan, du Newark des Gentils, le tout culminant dans la turbulence des années soixante à New York, en particulier la protestation contre la guerre du Vietnam. Tout le livre semble mener vers le point de convergence où ces trois forces qui sous-tendent ta vie auront pour résultante *Portnoy et son complexe*. Tu vas rompre une série de cercles protecteurs – le foyer, le quartier, la fraternité étudiante, Bucknell –, tu arrives même à te déprendre de la grande Gayle Milman, pour découvrir à quoi ressemble la vie « ailleurs ». Tu nous montres de quel ailleurs il s'agit, j'entends bien, mais sur ce qui te rend cet ailleurs si désirable, tu ne t'expliques guère, soit que tu n'en saches rien, soit que tu ne puisses pas en parler sans te servir de moi, ton homme de paille.

C'est comme si tu avais mis au point dans ta tête la formule de ce que tu es, et voilà tout. Fort bien, mais où est la lutte, le toi en bataille ? Peut-être qu'il t'a été facile, en effet, de passer de Leslie Street à Rutgers, de là à Bucknell puis à Chicago, de laisser derrière toi l'identité juive au sens religieux tout en la

conservant au sens ethnique, facile de te laisser attirer par les possibles d'une Amérique goy et de te dire que tu jouissais ainsi de la même liberté que les autres. C'est un classique dans les récits de l'énergie américaine au ^{xx} siècle, on sort de sa famille ethnique et on se construit par l'école. Mais je persiste à penser que tu ne nous dis pas tout. Parce que là où je ne vois pas de lutte, moi je ne vois pas de Roth. Il pourrait s'agir de n'importe qui ou presque.

Tes chapitres d'ouverture dégoulinent de tendre affection et ce ton réconcilié que tu adoptes m'inspire des doutes : il manque de substance – il est si peu dans ta manière. À un moment donné, je me suis dit que le livre devrait s'appeler *Goodbye, laisser courir gentiment*. Sommes-nous censés croire que ce foyer chaleureux et réconfortant que tu nous dépeins est celui qui a nourri l'auteur de *Portnoy et son complexe* ? Curieux manque de logique, mais enfin, la création n'est pas logique. Pour parler franc et sauf ton respect, il me déplaît, ton prologue. Cet hommage discret, honorable et respectueux à ton père gros travailleur, consciencieux et déterminé – comment être contre ? Ou contre le fait que tu sois bouleversé jusqu'aux larmes devant ce vieillard de quatre-vingt-six ans ? C'est le scénario incroyable qui échoit à bon nombre d'entre nous dans nos rapports avec notre famille. La vaillance et l'affliction de ton père à l'approche de la mort t'ont si bien attendri, ont si bien entamé ta carapace que *tous* tes souvenirs semblent

couler de cette source. Et que dire du paragraphe final sur ton amour animal pour ta mère ? Très beau... Tes lecteurs juifs vont enfin pouvoir y glaner ce qu'ils veulent t'entendre dire depuis trois décennies, à savoir que tes parents ont eu un bon fils, un fils aimant. Et, ce qui n'est pas moins louable, ce qui s'accorde parfaitement avec la déclaration d'amour filial, c'est que, au lieu de parler de Juifs qui s'étripent entre eux, tu as cette fois découvert l'antisémitisme des Gentils et c'est lui que tu dénonces, pour changer.

Certes, ces éléments sont là depuis toujours, bien visibles, même s'ils ne les voyaient pas. Mais, ce qu'il leur faut, c'est précisément ceci : que tu fasses le tri entre les faits et l'imagination, et que tu les vides de leur potentiel dramatique. Seulement, pourquoi asphyxier l'imagination qui te sert depuis si longtemps ? C'est un parti pris qui requiert une discipline redoutable, je le sais, mais le jeu en vaut-il la chandelle ? D'autant que déshabiller la fiction des atours de l'imagination pour atteindre au cœur des faits, c'est à peu près ce que la majorité des lecteurs demande, rien de plus. Comment se fait-il qu'ils se sentent en terrain plus ferme quand il s'agit des faits que de la fiction ? À la vérité, au contraire, les faits sont plus réfractaires, moins gérables et moins concluants, il peut même arriver qu'ils tuent le type d'enquête ouverte par l'imagination. Ton travail a toujours consisté à tisser d'un *même fil* les faits et l'imagination et voilà que tu les détisses,

lire, et toi, continue à les harceler de toutes les forces de ton imagination au lieu de leur fourguer avec trente ans de retard le discours du bon petit à la synagogue. Ce qui caractérise ton œuvre (ainsi que d'autres, en Amérique) c'est que l'imagination y effectue des allers-retours sans fin entre le bon petit *et* le sale gosse, d'où la tension qui aboutit à la révélation.

Et puis, quant à vouloir être aimé, observe un peu comment tu t'y prends. Ce petit marsupial dans la poche en peau de phoque de sa mère. Comment s'étonner que tu manifestes subitement ton désir secret d'être cajolé par le monde entier ? Et au fait, que devient-elle, cette mère, par la suite ? On veut bien croire que cet incroyable amour animal que tu éprouves pour elle en une seule phrase du prologue ne puisse être exposé crûment, mais enfin, s'il y a bien un manteau de phoque, il n'y a pas de mère dedans. Bien sûr qu'il en dit des volumes, ce manteau, il dit presque tout ce qu'il te faut savoir de ta mère à ce stade du récit ; mais il n'en reste pas moins qu'elle n'a pas de rôle développé, ni dans ta vie, ni dans celle de ton père. L'image que tu donnes d'elle est une manière de dire : « Je n'étais pas l'Alexandre de ma mère et elle n'était pas ma Sophie Portnoy. » Admettons. N'empêche que ce portrait d'une Florence Nightingale juive modèle de délicatesse me frappe par tout ce qu'il passe sous silence.

D'ailleurs, je n'ai pas non plus la moindre idée de ce que tu vis dans tes rapports avec ton père, son ascension sociale, sa

chute et son rebond. Il ne transparaît que toi et Newark, toi et l'Amérique, toi et Bucknell, mais ce qui se passe en toi et au sein de ta famille est absent, nécessairement, parce que cette fois il s'agit de *toi* et non plus de Tarnopol, Kepesh, Portnoy ou moi. Dans tes rares commentaires sur ta mère et ton père, on n'entend que de la tendresse, du respect, de la compréhension, toutes ces nobles émotions sur lesquelles j'émetts des doutes pour ma part, et c'est toi-même qui m'y invites. Bien des lecteurs n'aiment pas l'écrivain que tu es pour la raison même que tu jettes le doute sur les sentiments auxquels tu te rallies tout à coup publiquement dans ce livre. Si ça peut te rassurer, dis-toi que celui qui s'exprime dans ces lignes n'est autre que Zuckerman, le fils renié, aigri à jamais par cette carence. Tu peux toujours te consoler comme ça si ça t'arrange, mais le fait est que je ne suis pas dupe, et que je ne te crois pas. Écoute, ce milieu qui est le tien produit nettement moins d'artistes que de dentistes et de comptables. Je suis convaincu que, dans le roman de ton enfance, il y a quelque chose dont tu ne te permets pas de parler ; sauf que, faute d'en parler, le reste du livre ne tient pas debout. Je ne peux pas te faire confiance comme autobiographe autant que je te fais confiance comme romancier parce que, je le répète, dire ce que tu dis le mieux t'est interdit par ta prise en compte des convenances, du civisme et des obligations filiales. Avec ce livre, tu t'es lié les mains dans le dos et tu t'évertues à écrire avec les pieds.

Tu vois tes débuts dans la vie, jusques et y compris l'épisode Bucknell, comme une idylle, une pastorale, qui ne laisse guère de place au tumulte intérieur, à la découverte de ta part d'ombre, de turbulence et d'insoumission. Encore une fois, mets ça sur le compte de ma zuckermanie, mais je reste sceptique. Ta psychanalyse tient en à peine plus d'une phrase. Je me demande pourquoi. Tu ne t'en souviens pas, ou bien ses thèmes te mettent trop mal à l'aise ? Je ne suis pas en train de dire que tu *es* Portnoy, pas plus que tu ne serais moi ou que je serais Carnovsky ; mais, trêve d'esquives, vous avez parlé de quoi, le docteur et toi, pendant sept ans – de la formidable camaraderie qui régnait sur le stade entre toi et tes petits Juifs inoffensifs ? Pour tout dire, après ce prologue et les deux parties suivantes, je vois le héros devenir avocat, médecin, promoteur immobilier – il a eu son heure de tentation littéraire, il s'est fait franc-tireur pour son plus grand plaisir, il a eu Polly la goyette, alors maintenant il va se ranger, se marier dans une bonne famille juive, gagner de l'argent, devenir riche, avoir trois enfants et là, crac, c'est Josie qui entre en scène. Il manque un maillon, un gouffre se creuse, ces chapitres idylliques ont beau s'additionner pour en arriver à « La fille de mes rêves », le compte n'est pas bon. Quant à la toute fin du petit prologue, celle qui évoque en termes lyriques ton lien charnel avec ta mère, tu pourrais me dire comment on passe de là à Josie ? Tu l' observes toi-même, Josie ne tombe pas

dans ta vie comme ça, *c'est toi qui la fais advenir*. Et dans ces conditions, j'aimerais bien savoir ce qui a mené à elle depuis cette enfance facile, merveilleuse, si lisse que tu décris, ce qui a mené à elle depuis ces après-midi de discussions acharnées avec Pete et Dick dans la quiétude du séminaire de Mlle Martin. Ce que tu racontes de ta vie à Newark puis à Lewisburg n'a rien de tragique, or voilà que tout à coup, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tu t'immerges dans un tragique pathologique. Pourquoi ? Pourquoi t'être mortifié en te jetant dans cette rencontre passionnée avec une femme qui portait écrit sur sa figure « Danger accès interdit » ? Il faut pourtant bien qu'il y ait un lien naturel entre le début – tous ces succès précoces qui trouvent leur couronnement à Bucknell et Chicago – et la fin ; or il n'y en a pas. Parce que ce qui est laissé de côté, c'est le mobile.

À travers tes exploits avec Polly, ta mésaventure avec Mme Nellenback, ton contentieux avec le *Bucknellian*, on ne perçoit pas de véritable insatisfaction ni de quête d'autre chose. Tu ne fais que des allusions fugaces à tes frustrations, et même le conflit avec ton père est traité à la marge, alors que les griefs, la critique, le dégoût, la satire et l'éloignement donnent à ta fiction des accents si puissants. Où dois-je situer la posture, dans tes romans ou dans ce livre-ci ? Tout ce que tu décris de ton enfance est sans nul doute toujours présent chez toi, ton côté bien élevé, ton côté chic type, ton côté bon petit. Ce

manuscrit macère dans le chictypisme. Dans une autobiographie, tu n'as guère le choix que de faire ressortir davantage le côté chic type, parce que c'est un genre littéraire qui te signale qu'il est plus sage de ne pas en passer par l'exploration libre de toutes les autres composantes de la personnalité humaine. Là où ressortait hier un usage séditieux de la satire se manifeste aujourd'hui un sentiment profond d'appartenance ; le ressentiment fait place à la gratitude, y compris envers Josie la folle, et même envers les Juifs enragés et la blessure qu'ils t'ont infligée. Certes, tu n'es pas le premier romancier qui, éprouvant le besoin de fuir les exigences lassantes de l'invention pour s'octroyer des vacances dans les souvenirs sans fioritures, a dû brider les pulsions moins fréquentables qui sont à l'origine de sa vocation. Toujours est-il que ce n'est pas ton côté chic type qui a fait écumer les gars de la Yeshiva sous leurs tefillin. Et la ressource dans laquelle tu as puisé là-bas ne venait pas de rien, contrairement à ce qu'on pourrait croire ici. Tu sollicitais précisément ce qui a produit ce besoin aigu d'indépendance, de briser les tabous, ce qui t'a obligé à vivre à fond la vie de l'imagination. J'entrevois que ce qui s'approche le plus d'une autobiographie de ces pulsions-là, c'est la fable *Portnoy et son complexe*.

Qu'as-tu fait de ta colère ? Tu suggères qu'elle ne t'est venue qu'après Josie, comme séquelle de sa possessivité démente et destructrice puis de la sanction qui t'a été fixée par la cour.

Mais je doute que Josie serait entrée dans ta vie si la colère ne s'était pas trouvée déjà là. Je peux me tromper, mais il va falloir que tu me le prouves, que tu me convainques que tu n'avais pas décelé quelque chose d'insipide dans l'expérience de la judéité qui était la tienne, dans la classe moyenne telle que tu la connaissais, dans le mariage et la vie commune et même dans l'amour. Il faut bien croire que c'est ce que tu as ressenti à l'égard de Gayle Milman, sinon tu n'aurais jamais abandonné ce jardin des délices.

Et puis, tiens, qu'as-tu fait de ton outrecuidance ? Ce qui est absent de ton texte, c'est l'impression que tu m'as faite quand je t'ai rencontré. Tu énonces les facteurs sociologiques pour lesquels Josie serait tombée amoureuse de toi mais tu ne dis pas ce qu'elle aurait pu te trouver, à toi personnellement. Moi je crois que tu adorais ce que tu étais et ce que tu faisais, et voilà que tu t'exprimes en termes voilés, voire pas du tout, sur tes qualités. « Mon exubérance... » Que c'est donc sobre, que c'est donc frisquet ! Rien moins qu'exubérant. Autant dire *britannique*. Tu te décris comme une « belle prise », mais tu pourrais te permettre d'être un peu plus vaniteux, c'est ton autobiographie, tout de même. Pourquoi faudrait-il qu'une autobiographie s'interdise l'égotisme ? Tu parles de ce contre quoi il t'a fallu te dresser, de ce que tu voulais, de ce qui t'arrivait, mais tu dis rarement à quoi tu ressemblais. Tu ne peux ni ne veux parler de toi en tant que toi, sinon dans le respect

des convenances. Quand tu évoques en détail ta réaction à la mort de Josie, tu ne couvres rien d'un voile pudique pour te donner le beau rôle. Et cependant, j'ai l'impression que tu es trop correct pour dire ce qui attirait ces femmes chez toi. Dans ces pages, du moins. Mais, à l'évidence, il est tout aussi impossible d'être convenable, modeste et bien élevé si on veut être un autobiographe décidé à faire des révélations, que d'avoir ces vertus et d'être un bon romancier. Je m'étonne cependant que tu ne le voies pas. À moins que tu ne le voies mais que, à cause du grand écart entre ta sincérité d'homme et ta sincérité d'artiste, tu ne puisses pas en tirer les conséquences, ce qui explique que tu nous donnes cette autobiographie fictionnelle d'un toi tronqué. Même si tu n'as expurgé qu'un pour cent de ton texte, c'est ce un pour cent qui compte, le un pour cent réservé à ton imagination, ce qui change tout. Mais il n'y a rien là d'insolite, vraiment. Dans une autobiographie, il y a toujours un texte second, un contretexte, si tu veux, à celui présenté. Il n'y a sans doute pas de genre plus manipulateur dans toute la littérature.

Pour avancer dans la vie quand on est jeune, énergique, intelligent, il est impératif de nier en soi ce qu'on estime commun à la tribu. On se révolte contre le tribal et on cultive l'individuel, sa voix à soi contre la voix stéréotypée de la tribu, ou le stéréotype que la tribu entretient d'elle-même. Il faut s'établir contre ce qui vous a précédé, démarche qui peut en

effet impliquer ce qu'ils nomment la haine de soi. Pour ma part je pense – et tu auras beau dire et beau faire – que la haine de soi a été chez toi une force agissante et constructive jusque dans son caractère destructeur. Puisque pour construire quelque chose il faut souvent aujourd'hui détruire autre chose, la haine de soi est *précieuse* chez un sujet jeune. À quoi voudrait-on qu'il ou elle s'adonne ? À l'approbation de soi, l'autosatisfaction, l'autolouange ? Ça a du bon de haïr les normes qui empêchent une société d'avancer, surtout quand elles sont dictées par la peur au tout premier chef, surtout quand la peur en question est celle des forces adverses ou de la majorité écrasante. Mais j'ai le sentiment que ton besoin de réconciliation avec la tribu est si fort que tu ne veux même plus reconnaître à quel point tu réprouvais la niaiserie de ses exigences à l'époque, ce qui ne t'empêchait pas de te sentir inéluctablement juif. Le fils prodigue jadis perturbateur de l'équilibre tribal – ce qui a pu avoir un effet roboratif sur la tribu – peut très bien, l'âge venu, éprouver l'urgence sentimentale de rentrer au bercail. Mais n'est-ce pas un peu prématuré chez toi, n'es-tu pas encore un peu jeune pour l'éprouver à ce point-là ? Personnellement, je me fieraïs plutôt à la longue nouvelle *Goodbye, Colombus*, que tu as écrite dans ta vingtaine, pour deviner ce que tu penses des Milman, plutôt qu'à ce que tu souhaites te rappeler d'eux à présent. La vérité que tu nous as dite sur tout ça, il y a longtemps, tu t'avises désormais de la

dire autrement. À cinquante-cinq ans, ta mère étant morte et ton père bientôt nonagénaire, il est clair que tu es disposé à idéaliser cette société-carcan qui ne te bride plus l'esprit depuis longtemps, et à faire du sentiment avec les gens qui sont aujourd'hui partis peupler les cimetières du New Jersey ou les résidences de retraités en Floride ; ils ne risquent guère de te décevoir, et encore moins d'offrir une cible à tes penchants satiriques qui ont fait leurs premières armes sur la pauvre Barbara Roemer et son *Bucknellian*.

Avec tes cinquante-cinq ans, tu as peut-être du mal à te rappeler la profondeur de ton désespoir adolescent devant les sujets dont ces gens parlaient et la manière dont ils en parlaient, devant la manière dont ils pensaient et ce à quoi ils pensaient, la manière dont ils vivaient et attendaient en toute bonne foi que vivent leurs rejetons, comme Gayle et toi. À cinquante-cinq ans, après tous les livres, toutes les batailles, après plus de trente ans passés à déraciner ta vie et ton œuvre pour les refonder, voilà que tu te mets à représenter ton milieu d'origine comme un havre de paix, une Arcadie désirable, un foyer au mode d'emploi facile alors que, je le soupçonne, il ressemblait plutôt à un pénitencier où tu creusais le tunnel de la liberté à peu près depuis le jour où tu avais pu articuler ton mot préféré : « ailleurs ».

Et si je ne m'abuse, au bout du tunnel, la complice qui attendait dans la voiture de ton évasion n'était autre que

Josie, incarnation de tout ce que le havre juif n'offrait pas, dont la possibilité de te trahir, affriolante promesse de frisson. Ce qui me met mal à l'aise, c'est que tu te présentes non pas comme un ingénieux évadé en cavale mais comme une simple victime, ou peu s'en faut. Pauvre petit Juif innocent que je suis, patriote américain, papoose à sa maman, chou-chou de Mlle Martin, élevé dans cet agréable milieu, parmi ces gens innocents et bien intentionnés, je fonce dans le piège tête baissée. Comme si tu ne te rendais toujours pas compte du rôle que tu as joué pour en arriver là.

Il se peut très bien que dans la nudité de l'autobiographie, privé du sentiment d'impunité que l'invention narrative semble conférer à tes envies de te révéler, tu ne puisses pas sonder la part qui te revient dans tout ça. Toujours est-il qu'au sortir de la fac tu ne te présentes pas comme tant soit peu responsable de ce qui se passe. Josie entre en scène, et à t'en croire, c'est la boîte de Pandore, tu l'ouvres et tout s'envole. Mais là où je ne suis pas convaincu, c'est que tu la *poursuis*, cette femme. Le flirt initial est plein de charme, tu aurais pu t'en tenir là, mais non, il faut que tu t'entêtes. Tu ne te détournes pas davantage d'elle que tu ne refuses d'aller parler à la Yeshiva, alors que tu sais pertinemment que tu t'exposes à une bataille humiliante, et je maintiens que c'est parce que tu en as *besoin*, de ces attaques, de cette bataille, de ce coup de pied, de cette *blessure* ; tu y trouves la source de ta colère vitale,

le carburant de ton défi. Ils te huent, ils te sifflent, ils tapent des pieds – ça t'exaspère mais tu t'épanouis ! Parce que ce qui te mine est aussi ce qui te nourrit, avec ton talent.

Tu n'as été passif avec Josie que dans le sens où tu étais incapable de la contrôler. Autrement, il est possible d'envisager toute l'histoire sous un jour qui n'est pas celui qui se lit ici. Et en fait, c'est en toi qu'on verra le fauteur de troubles, qui lui met l'eau à la bouche avec la soupe à la tomate de sa mère histoire de l'appâter. On peut aussi voir en toi, paradoxalement, l'agresseur impitoyable qui l'invite à se conduire comme elle le fait parce qu'il ignore sciemment les implications de son passé décomposé. Les gens les plus brillants sont parfois d'une naïveté à faire peur, tu le donnes à entendre toi-même, mais il suffisait d'avoir des tentacules et des antennes pour voir que Josie était synonyme de désastre, je ne dis pas après la première conversation mais sûrement au bout de trois ou quatre semaines ; s'il faut en croire ta propre description, il aurait fallu être simplet, or tu ne l'étais pas, pour ne pas repérer son potentiel destructeur. On aurait beau jeu d'affirmer que tu buvais sciemment son chaos jusqu'à la lie. Disons pour le moins que ton rôle est plus ambigu que tu ne veux bien le reconnaître. Lorsque tu parles en ton nom, sans te dissimuler derrière l'artefact protecteur et ludique de la fiction, sans te soumettre aux exigences d'un récit pleinement développé que son élan même fait passer avant le souci de ta petite personne

le carburant de ton défi. Ils te huent, ils te sifflent, ils tapent des pieds – ça t'exaspère mais tu t'épanouis ! Parce que ce qui te mine est aussi ce qui te nourrit, avec ton talent.

Tu n'as été passif avec Josie que dans le sens où tu étais incapable de la contrôler. Autrement, il est possible d'envisager toute l'histoire sous un jour qui n'est pas celui qui se lit ici. Et en fait, c'est en toi qu'on verra le fauteur de troubles, qui lui met l'eau à la bouche avec la soupe à la tomate de sa mère histoire de l'appâter. On peut aussi voir en toi, paradoxalement, l'agresseur impitoyable qui l'invite à se conduire comme elle le fait parce qu'il ignore sciemment les implications de son passé décomposé. Les gens les plus brillants sont parfois d'une naïveté à faire peur, tu le donnes à entendre toi-même, mais il suffisait d'avoir des tentacules et des antennes pour voir que Josie était synonyme de désastre, je ne dis pas après la première conversation mais sûrement au bout de trois ou quatre semaines ; s'il faut en croire ta propre description, il aurait fallu être simplet, or tu ne l'étais pas, pour ne pas repérer son potentiel destructeur. On aurait beau jeu d'affirmer que tu buvais sciemment son chaos jusqu'à la lie. Disons pour le moins que ton rôle est plus ambigu que tu ne veux bien le reconnaître. Lorsque tu parles en ton nom, sans te dissimuler derrière l'artefact protecteur et ludique de la fiction, sans te soumettre aux exigences d'un récit pleinement développé que son élan même fait passer avant le souci de ta petite personne

était plus alcoolique que schizophrène. Ça ne t'est jamais venu à l'esprit ? Tu dis bien qu'après que tu l'as quittée, à Princeton, elle t'appelait la nuit à New York, souvent éméchée, et elle te reprochait de coucher avec une négresse. Donc elle buvait certainement à cette époque, et peut-être que la progression avait été lente. Tu dis qu'au milieu d'une tentative de suicide ratée, elle était « entre drogue et alcool ». Quand tu vivais avec elle, vous buviez sans doute du vin avant le dîner et pendant – tu te souviens si elle en buvait beaucoup ? Malgré toute l'attention que tu as portée aux circonstances problématiques de ta vie, tu sembles t'être singulièrement peu intéressé à ses faits et gestes ; néanmoins, soyons juste, venant de là d'où tu venais, qu'est-ce que tu aurais pu savoir de l'alcoolisme ?

Quand il atteint un stade critique, l'alcoolique exagère tous les traits négatifs de son partenaire, il les exagère et les lui jette à la figure. Très destructeur, ce fonctionnement ; destructeur et autodestructeur. Le truc de l'urine, qui de ton point de vue est sacrément pervers, ne lui paraissait nullement pervers à elle, figure-toi. Non seulement les gens mentent quand ils ont bu, mais ils ont parfois du mal à faire la part du vrai et du faux. Ce qui n'est que vaguement plausible peut leur sembler tout à fait réel. Elle croyait dur comme fer avoir effectivement relu et corrigé tes premières nouvelles publiées, ce n'était pas un mensonge pour elle. Et puis elle se disait qu'elle aurait très bien pu être enceinte. Elle se disait aussi que tu aurais dû

l'épouser. Tu ne voulais pas, certes, mais elle en avait *besoin*. C'est pourquoi elle t'a joué ce tour, ton petit Pearl Harbor personnel. Même sa jalousie obsessionnelle, qui la portait à imaginer que tu t'en prennes à sa fillette, me semble s'intégrer dans le tableau.

Oui, je suis convaincu qu'elle était alcoolique, que sa pathologie était héréditaire, biologique, héritée de son père et que tu ne le savais pas parce que, d'une part tu ne savais même pas ce que c'était qu'un *poivrot*, et que d'autre part elle était jeune et en bonne santé, elle mangeait bien, de sorte que son état a mis du temps à empirer. En plus, tu voulais la voir sous un jour dostoïevskien, et non pas simplement bonne pour les Alcooliques anonymes. Elle a fini par se détruire, bien sûr, une toxicomane comme elle finit toujours par perdre la partie, sa pire terreur se réalise ; pourtant, le temps que ça a duré, elle a continué à croire qu'elle pourrait redevenir gentille, mais seulement à condition que *les autres* soient gentils avec elle. J'irais jusqu'à penser qu'elle *voulait* être gentille. Il aurait suffi que tu l'aimes, il aurait suffi que les enfants viennent vivre avec elle. Si seulement son père avait été meilleur, si toi tu avais été meilleur, si un paramètre extérieur avait changé, alors elle aurait pu redevenir gentille !

J'ai déjà dit que tu avais conspiré à ce qu'elle t'advienne, qu'elle était la complice qui t'attendait dans la voiture du salut, mais je ne veux pas nier que tu sois une victime toi

aussi, la victime d'une victime de victime. Le mal t'a contaminé, selon moi, parce que, à force de vivre au contact de la maladie, on l'attrape. Avant d'épouser Josie, ta colère n'était pas aussi flagrante. Puis elle s'est déclarée. Elle a pris des proportions si alarmantes qu'il a fallu que tu suives une psychothérapie. Cette grandiose déflagration de colère, c'est à elle que tu la dois. *Portnoy*, c'est à elle que tu le dois, bien plus qu'à Lyndon Johnson.

J'invente ? C'est un tic que je partage avec toi. Et pourtant ma fiction, si fiction il y a, est peut-être moins fictive que la tienne. Écoute, tout vaut mieux que « mon ex-femme, cette garce ». Moi, je n'arrive pas à lire ça. Note bien qu'en sous-entendant que c'était une alcoolique, je n'ai nulle intention de la diminuer en tant qu'être humain. Je ne prétends pas non plus que, en ne prenant pas son alcoolisme en compte, tu as peut-être travesti cette femme sans lui rendre justice. Tout ce que je dis, c'est que, vingt ans après, l'heure est peut-être venue de la voir sous un autre jour. Il reste encore beaucoup de rage accumulée dans ces épisodes Josie, une prolifération de virus toujours virulents. Parfois, on sent une distance flegmatique entre l'homme que tu étais quand tu as écrit ces choses, et celui que tu étais quand elles se sont produites, d'autres fois non. Tout au long de ma lecture, j'ai eu le sentiment que le livre était équivoque sur ce chapitre : parfois, on dirait que tu vois les choses de l'œil d'un homme de vingt-quatre ans, non

sans une pointe d'ironie à ses propres dépens, et puis, d'autres fois, tu reconsidères la personne et tu ressens plus ou moins la même chose. Mais bon, peut-être qu'il en est toujours ainsi quand on fait retour sur sa vie, et qu'il n'y a rien à redire.

Bref, est-il concevable que *tout* n'ait été que vindicte chez Josie ? Je soupçonne qu'elle était à la fois meilleure et pire que le portrait que tu en fais. Il y a très certainement eu des moments, surtout au début, et tu le laisses entendre toi-même, où tu as eu plaisir à sa compagnie, où tu l'as trouvée attirante, et puis il y a sans doute eu des moments où elle te faisait l'effet d'une folle furieuse, au point que tu n'arrivais même pas à décrire clairement la catastrophe qui t'engloutissait. Si j'ai une certitude, c'est que tu fais de ton mieux pour te montrer généreux à l'issue de ton scénario d'horreur, puisque tu la crédites de t'en avoir remontré dans le domaine de la fiction comme sport de l'extrême. Mais là, je pense que c'est toi qui veux nous bluffer, tu le dis pour faire l'intéressant, pas parce que tu le penses. Et moi je te dis qu'il se trouve que c'est vrai. Je rattache ta première période de créativité au moment où tu as quitté ton foyer sous l'identité d'un étudiant de base. Et la deuxième, je la rattache à Josie. Tout ce que tu es aujourd'hui, tu le dois à une shiksa alcoolique. Va donc leur raconter ça à la Yeshiva. Tu n'en sortiras pas vivant.

Dernier point et, contrairement à toi, j'en aurai fini avec Josie : je crois qu'il faut que tu lui rendes son vrai nom. Au-

cune raison légale ne t'en empêche et je crois que tu le lui dois bien. Tu le dois à son personnage, tu le lui dois non pas parce que ce serait un geste honorable mais parce que ce serait honorable en termes de récit.

Les autres, appelle-les comme tu voudras. (Jusqu'à preuve du contraire, je présume que leurs noms à toutes sont changés. Ce qui montre bien l'enjeu du livre, savoir si tu es un chic type ou pas.) Le nom que tu leur donnes à celles-là, peu m'importe, elles sont insignifiantes, elles sont interchangeables, elles sont tes moitiés, tes bombes sexuelles, tes partenaires, tes camarades. Du reste, tu ne te contentes pas de déguiser leur identité, tu les protèges de ton talent pour les percer à jour. Tu le fais ici, et il est probable que tu le fasses dans la vie aussi, ou qu'en tout cas tu essaies. Avec elles tu retiens tes coups, bien souvent. (Et retenir tes coups finit par t'excéder, comme tout le monde en pareil cas.) Avec Josie les coups ne sont pas retenus. La raison de lui donner son vrai nom, c'est qu'elle est si près, à sa manière brute, d'être ton alter ego. Quand tu parles de Josie, c'est bien d'elle qu'il s'agit. Quand tu parles des autres, c'est de toi qu'il s'agit d'une certaine manière. Josie, c'est la vraie antagoniste, la véritable contre-toi, et il ne faut pas la reléguer à un rôle allégorique, comme les autres. Elle est aussi réelle que toi, quoi que tu veuilles dissimuler de toi, et elle est bien la seule à l'être dans ce livre. Tu donnes leur vrai nom à tes parents, à ton frère aussi, à tes

amis d'enfance et de fac, et pourtant tu n'en dis rien d'autre. Alors, soit. C'est bien avec Josie que tu as livré le combat singulier primaire, celui que tu n'as jamais livré contre ta famille, ou que tu ne veux pas livrer quand tu repenses à ses membres aujourd'hui, ou que tu n'as livré que par personne interposée, à travers Alexander Portnoy, à travers moi.

Je te parle du combat singulier qui décide de qui va survivre. Il est clair qu'avec les autres femmes, c'est toi qui vas survivre. Les autres sont un révélateur de ta maturité, elles la mettent au défi, elles la tiennent en lisière et toi, tu montes au créneau, tu relèves le gant sans effort. Avec Josie, en revanche, tu régresses toute honte bue à tes risques et périls. Elle te défait, toi qui as l'habitude de prendre le pouvoir sur toutes les autres. Tu les entreprends, tu prends le dessus et puis tu les quittes. Mais elle, elle te défait, une fois, deux fois, chaque fois. Quand vous quittez Rome dans votre petite Renault, elle tente même de te tuer. Et voilà qu'elle meurt. Son projet, c'est d'incarner la force destructrice qui puisse détruire les forces qui tentent de la détruire. Elle est l'héroïne de ce livre, non pas qu'elle inspire de la sympathie, mais ce n'est pas ce qu'on demande aux héros et aux héroïnes. Elle est l'héroïne que tu cherchais. Elle a été ton aubaine, à vrai dire, puisqu'elle t'a permis de ne plus être la conscience dominante en toute circonstance. Elle t'a roulé dans la farine, elle t'a escroqué. Tu t'es fait avoir. Toi qui as l'esprit fertile, sensible aux réso-

nances de tout ce que tu dis, toi qui as une conscience aiguë de son impact et qui l'évalues au plus juste, tu ne mènes plus la danse. C'est elle qui la mène. Honore de son nom le démon qui a réussi ce tour de force, la psychopathe qui t'a libéré de ton personnage de bon petit, de bonne compagnie, l'œil critique sur le monde, manipulateur mais avec tendresse, bref, qui n'aurait jamais pu être un écrivain d'une valeur quelconque. En lui donnant son vrai nom, rends hommage à cette force destructrice qui, avec les Juifs en colère, t'a précipité dans un hurlement au cœur d'un combat contre le refoulement et l'inhibition, l'humiliation et la peur. Sécurité fanatique, insécurité fanatique, cette dualité dramatique que tu vois incarnée par les Juifs, elle l'a exhumée chez son Juif à elle et exploitée avec maestria. Et en ce qui vous concerne, toi et les autres Juifs, ce n'est pas seulement le point où le drame se noue, c'est celui où la folie commence.

Il n'est que justice qu'elle porte son vrai nom ici, comme tu portes le tien.

Je n'aime pas non plus la façon dont tu traites May. Pas dans la vraie vie, car peu m'importe, mais en tant que sujet. Là tu perds la tête complètement. Le pauvre Juif plébéien de Newark, il est tellement impressionné : comme elle était calme, quelle allure patricienne, les lignes mêmes de son corps reflétaient sa candeur, que dis-je, son intégrité. Très grand bourgeois, son appartement de l'East Side. « L'appartement de May,

dans le nord de Manhattan, était vaste et confortablement meublé, sans recherche excessive ni prétention. Il reflétait le goût traditionnel de sa classe... » Les goûts *atroces* de sa classe, tu veux dire. Il n'y a rien de *pire* que le goût des WASP de la grande bourgeoisie américaine. Délicate, dis-tu ? J'imagine que, même toi, tu viens d'un milieu bien plus délicat que celui de May Aldridge. Impécunieux peut-être, inculte soit, viscéralement conventionnel mais non sans dignité, comme on le voit en particulier chez ta mère ; et d'ailleurs quand le Patron leur rend visite et qu'ils sont tous bouche bée devant lui, il reste de la dignité chez eux, elle se manifeste à travers ton père. Sans instruction, peut-être, sans culture au sens noble, mais pas sans délicatesse. Je veux bien parier que May vient d'un milieu totalement privé de culture au sens noble. Sa famille n'ouvrait sûrement jamais un livre digne de ce nom. Ils ont fréquenté les écoles qu'il fallait, d'accord, mais ils n'ont pas lu les livres qu'il fallait et de toute façon, ils n'en avaient rien à foutre. Seulement tu ne veux pas le voir, ça, tellement ils t'impressionnent. Il était bien naturel que tu sois impressionné à l'époque... mais à ce point ?

Je n'y crois pas. Pour avoir lu *Portnoy et son complexe* et *Ma vie d'homme*, pour avoir lu ce que tu dis de la Metropolitan et de sa politique de discrimination envers les Juifs au temps où ton père y travaillait, je soupçonne fort que bien des traits de la classe de May, de son milieu et de ses goûts, loin de t'im-

pressionner, t'étaient odieux. Je veux bien parier que, pour venger ton père, il a dû t'arriver de la rabaisser quand elle manifestait les usages de sa classe et de son milieu. Mais sur ce chapitre tu ne dis mot. Sois franc, qu'est-ce qui te déplaisait chez May ? Pas mal de choses sans doute puisque tu l'as quittée. Je refuse de croire que ta liberté chérie était le seul objet de ta jeune quête ; tu voulais aussi te débarrasser d'elle pour une raison bien précise et tout à fait valable. Laquelle donc ? Après une dépression, elle a arrêté la fac de Smith pour retourner vivre chez ses parents à Cleveland. Cette fêlure n'aurait-elle pas laissé des séquelles, des traces que tu n'aurais pas pu supporter ? Était-elle admirablement maîtresse d'elle-même ou totalement refoulée, ou bien encore était-il impossible de faire la part des choses chez elle ? La douceur de sa nature, tout d'abord réconfortante après les fureurs de Josie, a dû te paraître exaspérante avec tout ce qu'elle impliquait de vulnérabilité et d'absence de défense. C'est chevaleresque de s'imputer la seule responsabilité de mettre un terme à une liaison, seulement, dans une autobiographie, cette attitude est une fuite et un mensonge. Peut-être es-tu encore un peu amoureux d'elle ou te plais-tu à le croire ; peut-être qu'à l'âge de cinquante-cinq ans tu es soudain amoureux de cette période de ta vie. Mais tu ne l'idéalisais pas, May, à l'époque, si ? Tu l'idéalises aujourd'hui pour les besoins de ton autobiographie.

Les femmes brisées, tu n'en voulais plus. La voilà, la raison. Certes, May n'avait pas l'âpreté prolétaire de Josie. Elle était placide, elle ravalait ses sentiments, elle faisait bonne figure. Mais dis-moi, je te prie, elle carburait à quoi, celle-ci ? Est-ce qu'elle avalait des pilules, comme Susan McCall, son incarnation transparente dans *Ma vie d'homme* ? Parce que enfin toutes ces pilules que Susan ingurgite renvoient à une addiction quelconque, à moins d'ailleurs qu'il ne s'agisse d'un détail réel. La peur fondamentale du toxicomane, c'est la peur de perdre, la peur du changement, ils sont toujours en quête de quelqu'un de qui dépendre, il *faut* qu'ils dépendent, et tu étais parfait. En somme, toute ton éducation a fait de toi quelqu'un sur qui l'on puisse compter, et c'est un trait qui aime les gens brisés, qu'ils soient toxicomanes, sans père, ou les deux. Ils s'accrochent à toi et ils ne te lâchent plus ; et comme effectivement tu es fiable, il ne t'est pas facile de faire le travail à moitié, surtout si c'est ta fiabilité qui est mise à l'épreuve. Or Josie allait loin dans la mise à l'épreuve, elle est allée jusqu'à se faire épouser par toi. Tu es une béquille, tu te sens flatté d'être une béquille alors tu les soutiens, tu les soutiens tant et plus, et tout en les soutenant, tu commences à te demander : « C'est ce que je veux être, une béquille ? » Je me souviens maintenant de ce corps à corps-marathon dans *Ma vie d'homme* pour faire jouir Susan. Il y aurait quelque chose de cet ordre, ici ? Non, bien sûr. Ici, tu ne fais aucune incursion sérieuse dans le

domaine sexuel et, ce qui me sidère passablement, tu sembles indiquer que le sexe ne t'a jamais passionné.

(Polly, au fait, c'était une toxico, elle aussi ? Ces martinis, dont tu parles. Mais peut-être que j'en rajoute pour étayer mon propos, pour trouver des constantes. Tu sembles faire d'elle un portrait ressemblant, du reste, jeune femme douce dans le scénario d'une première amourette. Encore une fille sans père, cela dit. La seule qui ne souffre d'aucune addiction *et* qui ait un père puissant et doté d'une forte présence, c'est Gayle Milman, notre petite Juive des banlieues résidentielles du New Jersey. C'était elle qui avait la sexualité la plus intense et, tu le dis, elle a entamé une carrière aventureuse, pleine d'assurance et de défi sous l'identité de l'expatriée la plus désirable d'Europe. Elle n'aurait jamais eu besoin de toi comme béquille, celle-ci. Jamais. Elle, c'était toi comme bite qu'il lui fallait. Alors tu l'as larguée pour Josie la toxicomane. Ça, il faudra me l'expliquer.)

À supposer que je me trompe et que May n'ait rien été de ce que je suggère, le portrait que tu en donnes n'est ni fait ni à faire. Il faut croire que, faute de cœur, de cran, de culot, tu n'arrives pas à réaliser dans l'autobiographie ce que tu considères comme primordial dans le roman. Tu ne veux même pas admettre ce qui serait bien facile, ne serait-ce qu'en note, incidemment : « J'ai beaucoup de mal à parler de May. Bien sûr, son nom a été changé, mais elle est toujours vivante et je

ne veux pas lui faire de peine ; c'est pourquoi son portrait aura une dimension idéalisée. Ce n'est pas un faux, mais ce n'est qu'un demi-portrait. » Mais ça c'est encore trop pour toi, à supposer que tu y aies pensé. Elle est si vulnérable, cette May, que même cette petite phrase risquerait de lui faire horriblement mal. Mais qu'est-ce qui t'attire chez ces femmes blessées que tu luttas en vain pour guérir ? Désespérées comme elles sont, tu te figures qu'elles n'oseront pas t'éconduire ? Ce serait assez curieux, étant donné la mère aimante que tu nous décris. À moins que tu ne l'idéalises, elle aussi, et qu'alors nous ayons encore un demi-portrait d'une demi-personne. (À moins que tu n'aies falsifié *tout le monde* !) Peut-être qu'en prenant soin de ces femmes, c'est de toi que tu prends soin, de ta convalescence après tes batailles. Et si tu commences à retirer tes billes à la fin, comme tu l'as fait avec May, c'est parce que tu désinvestis cette convalescence, parce que pour le moment, tu te sens guéri. Peut-être que ce qui t'attire, plus encore que le caractère dépendant de ces femmes, c'est leur côté extrême, l'intensité de leur nature. Je le répète, *les choses qui te minent sont aussi celles qui nourrissent ton talent*. Cependant, il faut traverser les couches de mystère l'une après l'autre une fois que tu as abandonné les déguisements de l'autobiographie, pour nous offrir les faits eux-mêmes et laisser travailler l'imagination. Et non, la distorsion qu'on nomme fidélité n'est pas ton métier* ; tu es tout simplement trop réel pour faire face à la révélation. C'est

par la dissimulation, au contraire, que tu te libères des exigences falsificatrices de la « franchise ».

Et puis ne crois pas faire illusion en introduisant un compare pour corroborer tes « faits » – Fred Rosenberg a écrit ceci, Mildred Martin a remarqué que, Charlotte Maurer se souvient de cela, l'article « Papa Portnoy » confirme autre chose encore –, comme si une poignée de témoins triés sur le volet et qui n'ont presque rien vu pouvaient nous faire avaler tout le reste.

Je ne suis pas en train de dire qu'avec ce livre nous nous trouvons devant un classique de l'autobiographie où une célébrité quelconque se tresse des lauriers. Je ne prétends pas davantage que la scène protopréhistorique où tu vas t'asseoir à proximité du lieu où Josie a trouvé une mort violente, veuf joyeux qui se chauffe au soleil, corresponde à une quelconque figure imposée dans ce genre littéraire. Mais disons que, en gros, voilà ce qu'on trouve quand Roth est sans Zuckerman – ce qu'on trouve quasiment chez tout artiste sans son imagination. Ton support quand tu veux te mettre les tripes à l'air, ton support pour te confronter à toi-même, c'est moi.

Mais tu le sais fort bien, et tu le declares presque mot pour mot vers la fin de ta lettre : « Ce qui ne veut pas dire que je n'aie pas dû résister à la tentation de prendre des libertés avec les éléments insuffisamment dramatiques, de compliquer ce qui était fondamentalement simple, de lester d'implications ce

qui n'en avait guère – la tentation de laisser tomber des faits moins prenants que ceux que je pourrais imaginer à leur place si seulement je parvenais à surmonter ma lassitude de la fiction. »

Soit, tu résistes à la tentation, très bien, mais à quelles fins ? Est-ce une posture rentable ? Avant d'envisager de proposer le livre à un éditeur, tu ferais bien d'y réfléchir plus en détail. Au fait, si j'étais toi (ce sont des choses qui arrivent), je me serais aussi posé cette question : si je pouvais accepter dans une autobiographie cette part de moi (et de Polly, de May, de pôpa et môman et Sandy) que j'accepte dans un roman avec Zuckerman ; si je pouvais accepter dans une autobiographie l'inadmissible ; si les faits carrément honteux pouvaient se supporter, ou même seulement se percevoir sans la panacée de l'imagination... Ergo la mythologie, la vie rêvée, ergo la tragédie grecque et le roman moderne.

Je vais te laisser avec les commentaires et les préoccupations nocturnes d'une autre lectrice, ma femme. Elle a passé la soirée absorbée dans ton manuscrit, en face du bureau sur lequel je suis en train de t'écrire. Tu le sais mieux que personne, Maria Freshfield Zuckerman est l'enfant d'une lignée anglaise de nobliaux sans terre, elle a été élevée à la campagne, elle a fait ses études à Oxford, c'est une jolie brune de vingt-huit ans, soit dix-sept de moins que moi, à peine plus petite que moi, elle représente un milieu culturel remarquablement

différent du mien et du tien.

[...]

Avec mes meilleurs sentiments,

Zuckerman

P-S. Je n'ai rien dit de ta dépression nerveuse. Bien sûr, j'ai été consterné d'apprendre qu'au printemps 1987 une intervention chirurgicale censément mineure s'est changée en épreuve physique prolongée, qui t'a conduit à une dépression, laquelle t'a amené au bord de l'effondrement psychique et émotionnel. Mais j'admets volontiers que je suis catastrophé tout autant pour moi et pour mon avenir avec Maria que pour toi. Parce que en plus il va falloir compter avec ça ? J'ai fait le tour de mes arguments en à peu près dix mille mots pour éviter que tu m'escamotes et j'ai l'impression d'avoir seulement réussi à m'attirer une rallonge de souffrance ! Cependant, ai-je le choix ?